

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



Souvenirs d'enfance et de jeunesse BONNELLES, DE L'APRÈS-GUERRE AUX ANNÉES 60 par Joël Bouëssée



Départ vers le bois des Charmes, 29 mars 1948.

(Photo : Louis Bouchery)

Né pendant l'été de l'exode, ma plus petite enfance a été contemporaine de la guerre. La France mise hors jeu, abattue, survivait dans le « retour à la terre ». L'archaïsme passait pour de la novation. Cela souvent générait une pseudo douceur de vivre dissimulant mal restrictions évidentes et angoisses certaines. Mes parents, pour en exorciser les conséquences, faisaient creuser dans leur jardin des tranchées qu'ils voulaient salvatrices, comme en 14, en quelque sorte. Pour ceux qui n'étaient pas au Front, ce qui était le cas de mon

père, ancien combattant de 17 trop âgé pour l'être en 40, la vie s'écoulait lentement. En ces circonstances et dans un milieu comme celui dont je tire mon origine, le goût de la conversation trouvait à s'épanouir avec d'autant moins de discrétions que les possibilités d'entreprendre étaient plus minimes, voire entièrement subordonnées aux nécessités du quotidien.

Dans ce contexte, en lisière de la forêt de Rambouillet, à Montfort-l'Amaury où je vis toujours, mes parents n'avaient eu aucun mal à compenser l'incertitude des temps

par un genre de vie tout à la fois frugal et harmonieux, cosmopolite et sédentaire.

Nous habitons entre trois autres propriétés. Le plus beau « domaine » était celui de Jacques de Lacretelle. Académicien, il avait été ami de Proust. Il voisinait avec Maurice Ravel, illustre habitant de notre village où le compositeur vécut de nombreuses années. Mon père appréciait de croiser l'auteur de Silberman, pour apprendre de cet « écrivain engagé » où nous en étions de nos déboires.

Au-dessus de chez nous vivait au lieu-dit Le Moulin une famille qui

avait de solides intérêts en Amérique du Sud. Faute de pouvoir s'occuper de leurs « extensias », les Dumas faisaient des bridges avec mes parents, cela avec une régularité qui confinait au rituel. Pendant ce temps, leurs filles, l'une était ma marraine, jouaient avec leurs amis au tennis, au croquet parfois, faisaient de la bicyclette, et pour parfaire leurs humanités montaient de temps à autre une pièce de théâtre avec la complicité lointaine de ma mère. Trop jeune, j'étais exclu de ces plaisirs ; mais comment une éducation pareille n'a-t-elle pu me donner le pouvoir d'apprécier Eugène Labiche ?

En deçà de notre maison séjournait un baron balte, époux d'une noble dame, la nièce du Président de la République polonaise, Ignace Moscicki. Le baron balte avait un nom : il s'appelait Paul Bormans-Wenden. Il sera plus tard l'auteur d'un recueil de souvenirs qui est aussi un livre de chasse. (« Cendres sur l'Europe », édité par Olivier Perrin¹).

Paul Bormans était le meilleur ami de mon père. Il ne jouait pas au bridge, ne prenait pas le thé, mais adorait la chasse, s'intéressait à la politique. Pour gagner le pain des siens, ce qui n'est jamais aisé dans l'exil, il avait entrepris avec succès de sélectionner des grains de blé, afin de conduire ces semences vers leurs plus grandes vertus boulangères.

Tout cela conférait à notre maison, construite quarante ans plus tôt et réaménagée un peu plus tard par un consul de Grande-Bretagne qui avait fait l'essentiel de sa carrière en Chine, un genre singulier. Cet imbroglio domestique ne pouvait que stimuler la curiosité naissante du très petit garçon que j'étais. Cela d'autant plus que le précédent propriétaire avait transmis à mes parents son goût pour les roses, son penchant pour l'élevage des chats persans, ainsi qu'une vaste basse-cour entièrement composée de poules du Lang-Shan, immenses volatiles initialement prévus pour jouer autour des pagodes le rôle dévolu aux oies du Capitole.

Au milieu de cela, nous vivions la crainte des bombardements, dans une ambiance à la Tchekov quel-

que peu revue par le Tourguéniev des mémoires d'un Chasseur. Je dois probablement à ces premières années rustiques mon goût pour les œuvres à connotation sylvestre. Un siècle plus tôt, j'aurais peut-être été conduit à devenir une sorte d'Henry-David Thoreau cherchant à refaire le monde en écrivant des aphorismes élégiaques dans une cabane au bord d'un étang ; la forêt de Rambouillet n'en manque pas.

* * *

Ce long préambule me semblait nécessaire à l'intelligence de mon propos qui, rassurez-vous, va devenir maintenant plus concrètement cynégétique.

De ce point de vue, les choses commencèrent pour moi au début de l'automne 1945. M. Bormans était venu comme à l'accoutumée rendre, le soir venu, sa visite à mon père. Il était porteur d'une grande nouvelle : il ne s'agissait plus de savoir si les États Baltes auraient un avenir ou si l'Angleterre sauverait la Pologne. Il s'agissait de nous donner à connaître quelque chose qui sortait des supputations, qui était du concret et du certain : la meute étant sauvée, l'Équipage, celui de Bonnelles, allait rechasser. Ces mots qui étaient encore pour moi privés de sens, je les entends toujours. Ils provoquent dans mon âme d'enfant la résonance



Joël Bouëssée accompagné de Sophie Bormans en 1949. Le même, 20 ans plus tard, au château de Neuville, comme précédemment entouré des hommes de l'équipage. (Coll. : J.B.)



1. Éditeur d'art, bouton de l'équipage de Bonnelles, maître d'œuvre de l'Encyclopédie de la Vénérerie Française (1961), Olivier Perrin a publié dans le n° 25 de Vénérerie un article qui intéresse aussi la période que nous décrivons.

d'une prophétie. Je ne savais rien, je pressentais tout.

Mon père s'ehquit d'en connaître davantage. Il lui fut répondu que, manquant de cerfs, l'équipage chasserait d'abord les sangliers, la vénerie se voulant l'auxiliaire de l'agriculture. Notre voisin nous apprit également que pour marquer l'événement, le premier samedi de novembre, une messe de la St-Hubert serait célébrée à La Celle-les-Bordes, chez le duc et la duchesse de Brissac. Cette perspective enchantait mon père. Ma mère, qui ne trouvait pas dans l'audace ni dans la novation le lieu de son bonheur, émit immédiatement des réserves : les sangliers n'étaient-ils pas bêtes redoutables ?... Devant l'obstination de mon père à prendre tout cela au sérieux, et pressentant qu'il avait peut-être l'intention de se rendre à cette lointaine St-Hubert, dans cet incertain village sis à près de vingt kilomètres de la maison, ma mère eut ce propos désabusé qui alimenta longtemps notre chronique familiale : « Alors, Jacques, vous allez recommencer à voyager ? ».

Heureusement pour moi, cet appel à la prudence casanière ne fut pas retenu. Et mes parents, soutenus par leur voisin Bormans, entreprirent de mener à bien les préparatifs qui devaient leur permettre d'accomplir cet exploit consistant à se rendre à La Celle-les-Bordes. Pendant six semaines, il ne fut presque plus question que de cela : comment allions-nous nous vêtir pour ne pas avoir froid (étaient-ce les effets de la guerre où l'on avait eu de bonnes raisons de craindre de manquer ? J'ai toujours entendu autour de moi mes proches redouter les frimas et tout autant les canicules) ? De quelle abondance allaient devoir être les victuailles à emporter, puisque, selon le propos sans cesse répété de ma mère, « cette histoire-là allait bien nous obliger à nous absenter au moins toute la journée » ?

Enfin, le jour dit arriva. La veille, une opération délicate avait été menée à bien : sortir la voiture du garage. Celle-ci n'avait eu lieu que deux fois depuis ma naissance : l'une avait consisté à conduire ma mère à la clinique ; l'autre à nous ramener à bon port. Pourtant, notre vieille Panhard avait été agrémentée d'un gazogène, ce qui avait contraint l'homme de confiance qui servait de chauffeur à mes parents à faire grande provision de charbon de bois pour que

l'engin effrayant trouve à fonctionner.

Ce fut le cas. Nous partîmes. Mon père devant, avec Damougeot, le chauffeur ; ma mère derrière, en compagnie de son unique rejeton et, chose essentielle, portant sur ses genoux nos provisions de bouche. Comme, obligatoirement, il devait faire froid puisque nous étions en novembre, j'étais contraint de faire comme ma mère, c'est-à-dire de rester emmitoufflé sous une couverture de fourrure confectionnée pendant les hostilités avec les peaux de nos lapins ; de fourrer mes pieds dans une chancelière, celle-ci comprenant en son intérieur une bouillotte que l'on avait préférée au

dernier moment à l'usage plus habituel d'une brique chaude.

Pour que cette aventure puisse trouver à être l'objet de commémoration, en étant fixée à jamais dans la mémoire de la tribu, des photos furent prises. Trop approximatives pour être reproduites, elles étaient assez précises pour que je puisse décrire quelle était ma vêtue en ce jour qui restera celui de mon baptême en vénerie : des galoches à semelles de bois, accompagnées de chaussettes dégoulinantes mais faites maison, des culottes courtes, la pélerine du Petit-Chose, et un béret enfoncé jusqu'aux oreilles ; de quoi me donner l'allure d'un orphelin de l'Assistance Publique



Le 6 octobre 1945 dans les bois de Gazran : l'équipage en voie de reconstitution. La même année, départ après la première St-Hubert.

(Photo : L. Bouchery)



ou d'un pupille de la Nation. Étais-je vraiment promis à devenir un fier Nemrod ?

Enfin, nous arrivâmes. Le village regorgeait de monde. Les voitures à moteur, avec ou sans pétrole, dominaient ; mais la traction hippomobile était toujours présente. Les veneurs en petite tenue, entendez que l'habit rouge avait été prohibé ; le duc de Noailles, membre de l'équipage et Président de la Société de Vénérerie, le trouvant, en cette année d'immédiat après-guerre, ostentatoire : les boutons et les hommes étaient donc de noir vêtus. Les chiens, pour moi qui n'en avais jamais vus semblaient innombrables, et les chevaux, impressionnants.

Sur ce chapitre, il convient de s'arrêter. Car, pour chasser à courre, il faut une forêt. L'équipage en était pourvu, c'était celle de Rambouillet. Il faut des chiens : la meute avait été sauvée par M. Otto, le nouveau maître d'équipage. Mais il faut aussi des chevaux. Or, tous ceux qui en étaient possesseurs se les étaient fait réquisitionner en 1940. D'où venaient donc ces abondantes montures réunies en ce samedi de novembre 1945 ? C'était le fruit d'un butin de guerre. Cela paraît antédiluvien, mais ce fut ainsi. Ces chevaux provenaient des reprises faites sur l'armée allemande après la capitulation, l'État ayant choisi de rendre au sport ce qui, pris à l'ennemi, n'avait plus lieu de servir pour la guerre. Ainsi donc l'équipage de Bonnelles, comme d'autres par la suite et en semblable circonstance, a-t-il dû pour partie sa remontée à cette antique loi du « butin ». Cela a quelque chose de Moyen-Âgeux, mais aussi d'avéré, qui méritait d'être rappelé. On peut penser que plus jamais pareille façon ne trouvera à être reproduite.

La messe fut sonnée, sûrement avec brio, mais je n'en conserve aucun souvenir. Ce qui n'est pas le cas de celle qui eut lieu l'année suivante où les tenues rouges, l'éclat des trompes, la procession du cierge précédant le Pain Bénit, restent encore un des souvenirs les plus vivants de ma petite enfance, comme la St-Hubert du 5 novembre 49 que présidaient le duc et la duchesse de Windsor. Cette remise en route qui, au tout début, avait un peu quelque chose de somnambulesque, prit très vite de la consistance due à l'énergie que ne cessait de déployer pour ce faire Maurice Otto. La saison 1945-1946 vit la prise de quinze

sangliers et cinq cerfs attaqués en fin de saison. En 1946-1947, il y en eut seize.

L'année d'après, vingt-six ; trente en 1949-1950 ; quarante en 1950-1951. Cette arithmétique est une démonstration. En 1957-1959 l'équipage avait cessé de revivre pour pleinement exister avec 55 prises sur 58 chasses, un record. Cette période fut brillante, tout aussi bien dans le fond que dans la forme. D'abord, parce que les drames antérieurs étaient résolus ; parce que ceux qui avaient échappé à la tourmente et qui étaient en position de chasser pouvaient le faire dans la force de leur jeunesse et sur la base de solides moyens. Cela encourageait à unir le bien-chassé au goût de la fête. Cette réalité reposait sur la parfaite harmonie qui faisait cohabiter un jeune maître d'équipage plein d'autorité avec un piqueur, Jolibois, chargé de beaucoup d'expérience.

Qui était ce Jolibois ? Un homme de chevreuil, affirmaient les esprits chagrins. Un grand piqueur de cerf, répondaient ceux qui appréciaient à bon droit la finesse de son chassé.

Henri Augonnet, dit Jolibois, était originaire d'une famille berri-chonne dont six membres appartenaient déjà à la vénerie quand, adolescent, il débute en 1909 dans la voie du lièvre au Rallye Toujours. Il quitte en 1911 M. André Le Ber pour servir le vau-trait du comte de Montaignu. Après la Grande Guerre, il continue de chasser le sanglier au Rallye Mirambel, à M. Blanzat, puis, de 1923 à 1926, le cerf dans le remarquable et très justement célèbre équipage Chambray. Du service de M. Roger Laurent il passe à celui du marquis de Chabrillant, dont le Rallye Beauchât découplait dans la voie du chevreuil. C'est en 1934 qu'il rentre à l'Équipage de Bonnelles pour servir la duchesse de Luynes. Il prendra sa retraite en 1963 dans le même équipage, après avoir sonné huit-cent-vingts prises au cours de vingt-trois saisons. Il est mort en 1967, après cinquante-neuf ans au service de la vénerie, entouré de l'estime méritée de chacun.

Après cet hommage que nous voulions rendre à celui qui, aux côtés de Maurice Otto, éclaire toujours d'une sereine harmonie les images de notre enfance, revenons à nos souvenirs d'alors.

Les St-Hubert passées, mes parents prirent l'habitude de sui-

vre les chasses en voiture, bénéficiant à présent des services d'une Juva 4 qui n'avait plus besoin de charbon de bois pour avancer. De ces toutes premières chasses, je n'ai gardé que des souvenirs très approximatifs. Cependant, deux images, à la fois contradictoires et complémentaires me restent : la fraîcheur des attaques matinales du début de saison et la longue complainte nocturne des curées finissantes. Que dire du chassé de l'époque ? Pas grand-chose, surtout si l'on veut garder à cette narration son caractère d'impressions vécues. N'étant pas devenu d'Yauville au moment où j'écris, je n'étais pas Phœbus à sept ans et demi. Je me rappelle toutefois que pendant très longtemps Maurice Otto tint à attaquer avec des rapprocheurs, tandis que les hardes, comprenant un homme pour six chiens, restaient distribuées dans les carrefours. L'équipage en vint beaucoup plus tard aux attaques de meute à mort qui, progressivement, devinrent la règle.

*
* *

A défaut de pouvoir être plus à fond le théoricien de cette période, je vais essayer de m'en faire le chroniqueur en ayant recours à l'anecdote mondaine, expression avérée de l'incorrigible futilité de mes propos.

C'est ainsi qu'un jour nous partîmes au rendez-vous. Mes notes m'enseignent maintenant que c'était le 18 octobre 1952, et que la scène se passa au carrefour de la Pecqueuse. Il y avait là un peu plus d'animation qu'à l'ordinaire, mais guère davantage ; quelques messieurs en imperméable, des forestiers en tenue plus qu'à l'accoutumée, et quelques sergents de ville qui, à en croire les coupures de presse que j'ai sous les yeux, ressemblaient davantage à des gardes champêtres qu'à des officiers d'ordonnance. Notre ami Paul Bormans était très affairé, et s'entretenait avec des personnes qui m'étaient inconnues. De courts instants se passèrent et Maurice et Christiane Otto conduisirent ces inconnus sans façon au milieu de l'équipage pour qu'ils puissent prendre le rapport.

Que représentait ce relatif remue-ménage lors de ce rendez-vous ordinaire : rien moins que la venue du Président de la République, M. Vincent Auriol, de son épouse, de

son fils Paul qui était son Directeur de Cabinet, de sa belle-fille Jacqueline déjà bouton de l'équipage, et qui le restera jusqu'à son accident d'avion. Qu'est-ce qui motivait cette venue ? Le désir du chef de l'État de montrer à ses hôtes, la Reine de Hollande, le Prince de Lippe, ainsi qu'au Prince Philippe, duc d'Édimbourg, ce qu'était la réalité de la vénerie française. Ils étaient venus depuis le château de Rambouillet, quasiment sans prévenir, comme l'on rend visite à des voisins. Le Président avait déjà, en 1949, assisté à une chasse, celle du lundi de Pâques. M. et Mme Auriol y reviendront une autre fois en cours de saison, pour y accompagner celui qui est aujourd'hui le Roi du Maroc.

Notons qu'il ne suffit pas qu'une Reine soit en forêt pour que la chasse soit agréable. En ce 18 octobre 1952, les choses commencèrent mal : par vent violent de Sud-Est, la voie était détestable. Les 8 valets de limier (à cette époque, on ne manquait pas de personnel...) avaient pu rembûcher 15 cerfs. Il fut malgré tout impossible de faire bondir un animal. Devant cette fâcheuse situation, M. Otto décida que l'on foulerait à la billebaude la Harasserie. Un dague se livra aux chiens Carrefour Violaine. Guidées par M. Cornette, un habitué des chasses dont nous reparlerons, les voitures officielles gagnèrent le Sycomore où demeura le Président de la République accompagné de son directeur des chasses, M. François Vidron. La Reine et les Princes suivaient dans une jeep conduite par le fils du Président. Trompant le souhait du maître d'équipage, qui était de donner le spectacle d'un bât-l'eau en l'étang de Hollande (en réalité d'Orlande, à l'orée de la lande), le dague randonna dans la Harasserie, forçant les chiens à le suivre dans une succession d'engrillagements. Malgré l'absence de voie, l'abondance des bruyères et les vents hostiles, les chiens de change de l'équipage déjouèrent les ruses de chevreuil de notre dague et le portèrent bas au Carrefour Joubaire. La Reine Juliana eut les Honneurs de ce 2 481^e cerf. Elle accepta le pied de bonne grâce, tout en trouvant ce rite barbare ; il est à craindre que ce trophée de Bonnelles ne figure pas maintenant dans les collections royales... Il était d'autant plus important de se faire le mémorialiste de cette journée qu'elle est à rapprocher de



Le 5 novembre 1959 à La Celle-les-Bordes, le duc de Windsor prend le rapport. (Coll. : J.B.)

Le 18 octobre 1952, Maurice Otto en conversation avec le duc d'Edimbourg et le Prince des Pays-Bas. (Coll. : J.B.)



la venue à l'équipage d'autres souverains comme la Reine Amélie du Portugal, comme celle, en 1920, du Shah de Perse, un certain Ahmad, dernier rejeton de la dynastie, Quadjars qui, craignant pour son teint, passa toute la journée sous un parapluie à se protéger des rayons, pourtant timides dans nos contrées, d'un soleil de fin de saison. Comme pour la sœur de Mikado ou pour la venue du frère d'Alexandre III, mais là il s'agit d'événements plusieurs fois rapportés et qui n'intéressent pas la période ici abordée. Restons-en donc là pour ce sujet.

*
* *

D'une manière générale, l'équipage a toujours été sédentaire. Même si la première saison de Bonnelles a eu pour théâtre Chantilly et non Rambouillet. Il y eut, en 1881, un déplacement en forêt de Bruadant et de Vierzon ; en 1886, un autre dans la Marne, à Villers-au-Bois. Ceux-ci restent des faits exceptionnels dans un équipage où la sédentarité est et restera la règle. Pourquoi d'ailleurs, et surtout à une période où, de ce point de vue, les conditions matérielles étaient plus difficiles, se déplacer quand l'on a, en Rambouillet, avec les bois privés, 18 000 hectares à sa disposition ?

Il y eut tout de même une exception notable à cette règle non écrite, au printemps de 1948. Dans la très abondante littérature qui a trait à Bonnelles, ce déplacement en forêt de Senonches n'a jamais été rapporté. Je m'empresse donc de remédier cette lacune, d'autant qu'elle m'offre le prétexte de rendre ainsi hommage à Jean Cadart, bouton très présent à cette période, homme de culture et de distinction qui, agriculteur en Beauce, avait organisé cette escapade.

Tant bien que mal, afin d'y installer hommes, chiens et une partie des chevaux, on parvint alors à rendre habitable une propriété que possédait à la Framboisière le fils du baron de Layre qui avait été maître d'équipage du Rallye Écouves. C'était en ces lieux que le marquis de Chambray avait déjà établi son quartier général en 1879.

« Maison bourgeoise, pourvue d'un assez grand nombre de chambres semblables à des cellules de moines, elle suffisait aux modestes exigences des fidèles

de l'Équipage... » C'est en ces termes que M. de Gasté-la décrit dans la seconde édition (1927) illustrée par Karl Reille de l'ouvrage qu'il a consacré à « L'Équipage du Marquis de Chambray » que j'ai la chance d'avoir entre les mains.

Il y a une trentaine d'années, on pouvait encore découvrir sur les murs de cette maison des crayonnages sans prétention, plus ou moins coloriés, à l'allure de fresque, où l'inspiration de veneurs de l'époque s'était donné libre cours. Bonnelles, à six reprises (pas davantage), a donc découlé à Senonches. Une fort fâcheuse sécheresse sévit tout au long de ce mois de mars, et une telle aridité rendit la voie déplorable, les retraites manquées sont là pour en témoigner. Et pourtant, on n'arrêtait qu'à la nuit.

6 mars : R.V. à la Framboisière — Attaque d'un daguet. Retraite manquée.

9 mars : R.V. rond de Sauve-Loup — Attaque d'un daguet. Retraite manquée.

13 mars : R.V. à la Framboisière. On attaque encore un daguet qu'on finit par prendre à 21 h dans l'enceinte des Défenses. La curée eut lieu à la Framboisière vers 22 h 30 devant une assistance fort clairsemée... Le Master, n'ayant plus guère l'embarras du choix, fit les honneurs à Jean Cadart.

16 mars : R.V. à Buffalo — Attaque d'un bon cerf mulet qui nous emmène à la Ferté-Vidame et gagne des bois particuliers, près de la Lande-sur-Eure, dans l'Orne : on interdit de faire suite.

20 mars : Forêt de Champrond — R.V. au Valdon, propriété de M. Louis Bonnichon. Prise d'une 3^e tête à l'Étang Neuf. Les honneurs à Mme Louis Bonnichon.

23 mars : R.V. à Buffalo — Buisson creux.

Nous venons d'évoquer, à l'occasion de ce déplacement à Senonches, la silhouette attachante de Jean Cadart. Beaucoup d'autres reviennent à notre mémoire, qui ont disparu et qui pourtant, à cette époque, chassaient pleins d'entrain. Je pense, entre autres, à M. Royneau, lui aussi agriculteur et beauceron. Il représentait ce milieu de la grande exploitation agricole qui existait alors dans les rangs des veneurs de Rambouillet. Il est curieux de constater que ce type de personne a aujourd'hui presque complètement disparu, alors que pour le bien de la vénerie on le trouve largement repré-

senté dans les équipages de l'Oise.

Il faut noter qu'à cette époque, le milieu rural était encore dominant dans nos régions. Et l'on peut penser que la venue en grand nombre, après-guerre, de gens occupant de hautes fonctions dans l'industrie, et qui de ce fait provenaient tous de la ville — en l'occurrence Paris, a pu s'effectuer en parfaite harmonie avec les gens de la région grâce à l'autorité omniprésente de Maurice Otto. Mais aussi parce que cette minorité active de gens venant de l'agriculture établissait un lien naturel entre les citadins et les suiveurs du pays, tous des ruraux parfaitement étrangers au « monde du week-end » qui suit les chasses maintenant.

Parmi les personnages pittoresques de cette époque, je me souviens du boucher du Bullion — homme qui avait plus de 75 ans à l'époque, c'est-à-dire né quasiment sous le Second Empire. Frêle et barbu, il ressemblait à un Offenbach blond ; comme ce dernier, frileusement recroquevillé dans une pelisse à col d'astrakan. Il suivait toutes les chasses à cheval, mais derrière un tonneau que tirait une jument pie très semblable à celles des marchands forains. Ce vieillard était toujours en tête des voitures, ce qui veut dire qu'avec son cheval de cirque et son attelage, il trimbalait son trois-quart de siècle sur plus de 100 km quand, par exemple, le rendez-vous était fixé à Hollande — 35 km pour venir, autant pour rentrer, plus la chasse. Cela prouvait une belle résistance. Elle était d'ailleurs commune à beaucoup. En cette période où les camions étaient encore presque inconnus, cent kilomètres étaient en général ce que l'on exigeait des chevaux, surtout quand il fallait passer de la forêt Nord à la forêt Sud, selon que l'on habitait Montfort-l'Amaury ou Dourdan.

Ayant le bonheur de conduire les chevaux de M. Diericx aux chasses pendant les vacances scolaires avec d'autres jeunes de mon âge — n'est-ce pas Mlles Huffer, M. Baille, Mariane Monnet, et toi Jean-Paul Coupery — je sais de quoi il retournait. Je sais aussi que les chevaux de cette époque n'avaient pas, et de loin, la qualité de ceux que l'on voit maintenant dans les équipages. Ils subissaient ces randonnées environ six fois par mois, certaines chasses consistant à quitter les écuries par

la route à 7 h du matin pour revenir à 11 h du soir. Toutefois, les « casseurs de chevaux » étaient montrés du doigt, et il n'y en avait guère, surtout parmi les meilleurs boutons. Il est vrai que ceux-ci relayaient souvent. Mais comme il n'y avait pas de camion, le cheval de relais suivait avec les cochers, au pas ou au petit trot. Pour lui l'allure changeait, mais pas le nombre de kilomètres. Il serait intéressant de procéder, avec ceux, encore nombreux, qui ont connu cette époque, à une analyse comparative détaillée de l'alimentation des chevaux d'alors et d'aujourd'hui. On ne dira jamais assez, et la chasse à courre est un bon test

pour cela, que la France a vécu jusque dans les années 60 sur des données qui étaient celles du monde rural. A Bonnelles, où certes les conditions topographiques s'y prêteraient, chiens et chevaux vinrent au rendez-vous et rentrèrent par la route très longtemps. Il n'y a guère plus d'une vingtaine d'années que ces allées et venues trouvent à se faire en camion. Quand il m'arrive, à la périphérie de Rambouillet, de traverser une cité H.L.M. pour aller prendre de l'essence dans un supermarché, je ne peux oublier que tout ce quartier est présentement construit sur des champs que traversait un chemin vicinal relayant la forêt au hameau de la Villeneuve, endroit

où Maurice et Christiane Otto avaient leur propriété. Pendant des lustres, au cours des goûters de fin de chasse, alors que le Master faisait la carte de la chasse du jour, j'ai vu traverser cette plaine par les cochers ramenant les chevaux de l'équipage. Aujourd'hui, des adolescents bigarrés font tourner des mobylettes et brailler des transistors en ce même lieu. Je crains qu'ils n'aient jamais idée de ce qu'était, en cet endroit où ils vivent, le retour des chevaux de l'équipage... Il faudrait encore évoquer bien des silhouettes : celle, par exemple, du chevalier Diericx dont nous avons déjà parlé. Belge d'origine, homme pittoresque et grand éle-



Les boutons des années 60. Au centre, Michel Otto qui au décès de son père, en 1973, et pendant trois saisons mena avec Alain Dauchez les laisser-courre de l'équipage. (Coll. : J.B.)

Poster : Aquarelle de Karl Reille représentant l'Équipage de Bonnelles.

(Coll. : Joël Bouëssée)





veur, il ne montait que des trotteurs, et sut les imposer dans bien des équipages. Établi à Montfort, je lui dois le meilleur de mes joies d'enfant, plus une aléatoire formation dans l'art de monter à cheval.

Selon son propos, mon père voulait « me mettre à cheval ». Vers douze ans, il me conduisit à la ferme de Châteluis où régnait son ami Diericx. Les bâtiments étaient disposés autour d'une cour entièrement fermée. On me hissa sur un cob, à l'origine sûrement très improbable, et dont la fonction consistait pour l'essentiel à être attelé à un tombereau hors d'âge pour que le fumier provenant des box trouve à être agglutiné dans un endroit où venait périodiquement le chercher un marchand de champignons. Sur le dos de cette monture problématique, on m'intima l'ordre de me mettre au trot, en m'expliquant que ce serait à force de tomber que j'acquerrais de bons réflexes. Je ne suis pas sûr que cela était d'une haute pédagogie... On fit mieux après. Toujours dans le même endroit et sur la même monture, on m'enfermait dans cette cour, de préférence quand les ouvriers de la ferme abattaient du foin, de façon à être sûr que le cheval, pour éviter les ballots tombant du grenier puisse faire un maximum d'écarts dans le minimum de temps. Les chutes accélérèrent encore... Tout cela n'avait rien d'académique, mais ce fut efficace, puisqu'à partir de treize ans, à chaque vacances scolaires, on me confiait, ainsi qu'aux autres membres de la joyeuse équipe déjà citée, un cheval, plus deux en mains, les trois pleins d'avoine, pour les conduire à des rendez-vous situés, en général, à plus de dix kilomètres. Nous avions obligation de rester au pas. Même si cet escadron tirait dans tous les sens, il fallait que les chevaux soient secs en arrivant au rendez-vous, la consigne était absolue.

C'étaient là des mœurs un peu rustiques, fort étrangères à La Guérinière ou à Étienne Beudant, mais elles concouraient à former des gens de chevaux, à défaut de produire de fins cavaliers. Cela était complété par le fait qu'existait alors une espèce maintenant presque éteinte, celle des grands cochers, des piqueux d'écurie, comme on les appelait également. Ces hommes, contrairement à une légende trop répandue, n'étaient qu'exceptionnellement des « cavaliers de manège » de l'armée

reconvertis dans la vie civile. Ce n'étaient pas davantage d'anciens jockeys. Ils avaient rarement touché à un obstacle, n'apparaissaient jamais en concours hippique, encore moins pour un parcours complet. Ces hommes, souvent élégants et courtois, étaient, il faut le dire, à l'époque abondamment servis par tout un monde de palefreniers. Ils représentent toujours à mes yeux l'homme de cheval à un certain état de perfection. Connaissant l'élevage, ils étaient des soigneurs hors pair, et savaient ce que l'on peut demander à un cheval, sans que jamais soit forcée la note. Je garde un souvenir ému de ce monde des écuries qui m'a appris ce que sont les chevaux. L'un d'entre eux reste pour moi exceptionnel. Il s'appelait Guillet, mais tout le monde le connaissait sous

son prénom prestigieux : Turenne. Ses parents, qui devaient aimer l'Histoire et les archanges, l'avaient également prénommé : Vauban, Michel. L'homme, d'origine bretonne, était petit, nerveux, le regard pétillant. Fou de travail, il faisait que les écuries de Châteluis étaient à toute heure propres comme une salle à manger. Sans que l'on s'en aperçoive, les cuirs et les aciers étaient toujours faits, les selles de même. Jean Diericx lui ramenait constamment des chevaux qui n'étaient mis à rien si ce n'est à tirer une charrue ou un râteau faneur. Comment s'y prenait-il ? je n'en sais rien. Mais en trois mois, ces montures improbables devenaient, au dire de son employeur, « des premiers chevaux ». Bien toiletées, tondues, les crins faits, elles passaient pour telles à Bonnelles,



Au Poteau de Hollande en 1955, lors de la chasse du Mardi Gras, Joël Bouëssée avec Turenne apprêtant les chevaux de Jean Diericx.

(Coll. : J.B.)

mais aussi dans des maisons prestigieuses comme Cheverny, Combreux ou le Pique-Avant-Orléans. Cet excellent Turenne ne limitait pas ses qualités à celles de soigneur. Il montait à la perfection, quel qu'ait pu être le cheval. A la chasse, qu'il adorait, on ne le voyait pas, sauf quand il y avait un défaut et qu'il lui semblait, à bon droit d'ailleurs, qu'il était capable d'aider les piqueux à le relever. Il fut un des exemples de ma jeunesse. Il eut, en 1957, une mort digne de son destin. Revenant par une belle journée d'une énième promenade sur le lieu-dit du Préau Princes, son cheval qui avançait au pas, les rênes longues, glissa, se renversa dans le fossé, entraînant dans sa chute son cavalier qui mourut assommé sur le coup. La forêt en frémit encore. Il eut les obsèques d'un héros. Conduit mort à l'hôpital de Rambouillet, il fut ramené à Montfort-l'Amaury pour son enterrement. Par dérogation spéciale, les pompes funèbres acceptèrent de céder la place à l'équipage. On mit la bière dans le camion où il transportait ses chevaux, et le cortège formé des boutons et des suiveurs traversa la forêt dans son entier, pour l'acheminer vers le Paradis de St-Hubert. Nous croyions en rester là avec notre chagrin et nos souvenirs. C'eut été trop court. Il y eut un ultime épisode. Je laisse à la plume délicate d'Olivier Perrin le soin de le décrire. Il en a été comme moi le témoin :

« C'était le 5 novembre 1957. Voilà notre cerf Hallali après 2 heures de chasse dans la basse futaie le long du cailloutis entre le carrefour des Voleurs et celui des Longues Mares, autant dire son enceinte d'attaquè. Il est servi à la dague par Jean Ratisbonne et l'on prépare la curée chaude sur place.

« Une espèce de fausse nuit de nuages bas enveloppait déjà notre forêt, sous une pluie froide, dix boutons se groupaient derrière Maurice Otto, presque tous avaient jeté un manteau sur les épaules et la meute sous le fouet attendait la récompense de la nappe découverte. Cette curée ne ressemblait pas à une curée du samedi, mais à une curée de famille comme il nous arrive d'en avoir le mardi et qui nous donne cette merveilleuse illusion de chasser en Vendée ou en Auvergne, la curée d'un modeste équipage de province.

« L'histoire commence là, mais il me fallait fixer au préalable son cadre et son climat. Je me souviendrai souvent de ce moment : les trompes sonnaient la curée, puis les circonstances, tandis que nous dissertions, Mme Otto et moi, de la tristesse de la journée. Enfin les trompes sonnèrent les honneurs. C'est alors qu'on vit Maurice Otto prendre le bras du Doyen Georges Antoine May et sans mot dire, la toque à la main, son piqueux le suivant, entreprendre, sans prévenir personne, une longue marche dans la nuit tombante.

« Sans comprendre tout de suite, Mme Otto, Mme Bovet et moi-même primes le parti de les suivre.

« Le « Master » s'est alors arrêté devant une petite croix de bois, discrètement placée au bord du chemin, et tandis que deux-cents mètres plus loin les honneurs triomphent dans la futaie, il a délicatement posé le pied à cheval sur l'axe principal, et les trois hommes se sont recueillis : la croix de Turenne.

« Les trompes étaient restées là-bas, avec les chiens qui faisaient la curée, tandis que nous rentrions

de ce pèlerinage discret. Ils attendaient sous la pluie. Maurice Otto fut accueilli par la Blainville, sa fanfare, puis la Rallye Bonnelles. « Regroupées autour de notre chasse, les fanfares sonnaient triste dans le cœur de la forêt, et ces adieux des piqueux répondaient à la croix de bois qui, plus loin, reprenait son sommeil, un sommeil réchauffé par la reconnaissance et la fidélité d'un équipage qui sait reconnaître les siens et ne pas les oublier.

« Ce jour-là, j'ai compris ce qu'on appelle « La Grande Vénérerie ». »

*
* *

La Grande Vénérerie, à Bonnelles on y prétend de bien des façons. Mais aussi de manière comptable. Depuis l'origine, on a eu l'obsession des chiffres, ce qui a entraîné une sorte d'habitude de la commémoration numérique. Certains, comme le baron de Janti, étaient à tout moment et à tout propos capables de vous réciter une litanie selon laquelle la centième prise eut lieu le 11 avril 1876 ; la deux-centième le 22 mars 1881 ; la cinq-centième donna lieu à des



Paul Bormans, qui chassa le loup en Pologne et le cerf en Rambouillet.

(Photo : Olivier Perrin)

festivités le 20 décembre 1888 ; le millième cerf a été pris le 26 octobre 1900, le deux-millième le 21 avril 1931, et c'était un daguet.

Je ne sais pourquoi, mais chaque fois que se présente une occasion exceptionnelle, c'est toujours un daguet que l'on prend. Ce fut le cas aussi le 3 mars 1953, pour la prise du deux-mille-cinq-centième. Je ne sais si ce jour-là j'étais puni ou enrhumé, mais il ne me fut pas donné d'assister à cette chasse qui eut pourtant lieu deux fois : la première « pour de vrai », le mardi 3 mars 1953, et la seconde « pour de faux », le samedi 7 de ce même mois, afin de commémorer l'événement avec un plus grand concours de population. J'ai recopié plus tard, dans les Cahiers de Jolibois, les comptes-rendus de ces deux événements : le 3 mars, on avait attaqué en forêt Sud au carrefour du Relais, sur sept cerfs ; un daguet se livre aux chiens, fait tête vers la Verrierie, les Hautes Besnières, revient à son attaque, part vers le Bois Martin, Bois Lazare, Moulin de la Poterie, St-Benoist où il bat au change ; bien maintenu, il

reprend son contre pour le Bois Martin, la Vallée Noire où il tombe devant les chiens après 3 h 45 de chasse. Les honneurs furent faits à M. Maurice Otto.

Pour le « deuxième tour », le 7 mars, on avait vu grand. Pierre de Janti dans les journaux de la région qualifia cette chasse « de laisser-courre d'apparat ». Nous lui laissons la responsabilité de son dire. C'est toutefois à la Celles-Bordes qu'avait été fixé le rendez-vous, chose tout à fait exceptionnelle pour un temps qui n'était pas de St-Hubert. On attaqua à la Loge-aux-Renards, sur un autre daguet que l'on qualifia, pour ne pas lasser, de deuxième-tête car il était pourvu de hautes perches. Il randonna dans les Buttes de Rochefort, dans le Parc Marchal, fut relancé à la Croix du Grand Veneur, pour tenir les abois au carrefour de l'Étang neuf, après 3 h 15 de chasse. Les honneurs revinrent à la marquise du Bourg de Bozas, présidente de l'équipage.

Il est plaisant de se souvenir ainsi de ces chasses en forêt Sud. A l'époque un fidèle suiveur, M.

Cornette, à la barbe fleurie et à l'allure de sénateur, donnait dans le journal local « Les Nouvelles de Rambouillet » des comptes-rendus minutieux qu'il est agréable de relire, surtout quand ils concernent des régions où il ne sera plus jamais chassé à courre. Écoutez comme un poème ce qu'il en fut de la chasse du 15 janvier 1957. Reportage du « Darboulain », alias M. Cornette.

« Rendez-vous à la Villeneuve de La Celle, à 11 heures. Attaqué un cerf dix-cors à 11 h 20, près du carrefour des Relais, dans les bois de La Celle, l'animal prend de suite son parti en direction du Bois Martin, revient sur les Vallées-Noires, Saint-Scariberge et le carrefour aux Moines, saute la route de Clairefontaine et rentre dans les marais de la Martinière, saute la route de St-Arnoult, faisant tête sur les bois de St-Benoît et le Signal de Loireux, revient sauter la route de St-Arnoult, prenant son contre traverse les marais de la Martinière, passe la route de Moutiers près du carrefour Crusol, saute la route de Rochefort, pour rentrer aux buttes de Rochefort, se fait battre autour du car-



Chiens de Bonnelles relevant une voie, dans un décor représentatif du caractère profondément rural dans lequel est restée la région de Rambouillet jusque dans les années soixante.

(Photo : Louis Bouchery)

refour Emmanuel, fait toutes les enceintes, revient hallali courant ressauter la route de Rochefort près du carrefour Fany, pour aller battre l'eau dans une mare près de la Rabette, après 3 h 30 de chasse (21^e prise). Les honneurs à M. le baron Dervaux ».

Comme l'écrivait Alexandre Vialatte, « est-ce ainsi qu'Allah est grand? »

Incorrigiblement superficiel, je ne peux m'empêcher de revenir aux fêtes, surtout quand elles offrent le prétexte de pouvoir borner cette histoire en en ponctuant le récit.

Tout, pour moi, avait donc commencé avec la St-Hubert de 1945. Celles-ci avaient déjà lieu au même endroit depuis 1883. Elles continuèrent à La Celle-les-Bordes jusqu'en 1958. La chasse qui se déroula à cette occasion (le 8 novembre) fut en tout point exceptionnelle, surtout quand on voit les choses avec trente ans de recul.

Après la messe à l'église et la bénédiction de la meute dans la cour du château, un cerf à sa 3^e tête fut donné à courre dans les bois de la Verrerie... Il tourne tout d'abord dans les Yvelines, puis prend son parti par la Berlinquinerie, le Bois des Gaules, le Bois de

St-Robert, la Haie de Neauphle, les Maréchaux, la Houssière, Champ Roméry, Maincourt, la Roncerie, la Brosse, Champgarnier, pour arriver hallali dans les bois de la commune de Trappes. Cela veut dire que ce parcours complètement inusité emmena l'équipage sur les lieux de Port-Royal où méditait Pascal, où vécut Racine. Et cela pour se terminer en bordure d'un petit bois où se trouve installée depuis plus de quinze ans une partie de la ville nouvelle de St-Quentin-en-Yvelines. Inutile de préciser que, déjà à cette époque, l'animal avait dû être grâcié.

L'année suivante, l'équipage quitta pour sa St-Hubert La Celle et débuta ainsi une politique tournante qui consista longtemps à aller chaque année dans un village différent. Cela devait durer jusqu'en 1985, quand Arlette et Alain Dauchez purent installer ce rassemblement annuel au haras des Brévières.

Le 7 novembre 1959, première étape de cette nouvelle formule, le rendez-vous fut fixé au château de Bonnelles, pour y retrouver les ombres de notre plus lointaine origine. La chasse, probablement elle aussi la dernière qui eut lieu sur le territoire de cette com-

mune, n'eut rien d'exceptionnel, mais elle garde toutefois pour moi un parfum de fantastique. Après la bénédiction rituelle de la meute, l'équipage se dirigea vers les bois de Bissy ; la première brisée fut sans résultat, les animaux dérangés avaient vidé l'enceinte. La seconde brisée donna un grand cerf avec un vol-ce-l'est tout à fait anormal. Ce beau dix-cors fut aussitôt attaqué, et après une courte randonnée alla tenir les abois dans l'Étang Baleine, alors presque sec. Une fois pris, on découvrit que ce cerf, beau de tête et de corsage, avait des pieds tout à fait déformés : les pinces très longues et retournées se croisaient l'une sur l'autre. Superbe et étrange, cet animal d'Île-de-France donnait à cette dernière chasse la dimension d'un conte d'Outre-Rhin. Quand on doit partir, il est beau que cela soit en donnant à rêver.

On pourrait encore, et pour longtemps, poursuivre cette chronique, rappeler des scènes joyeuses et évoquer des moments qui auraient pu être tragiques ; comme quand dans les Ponts Quentins, un certain 14 novembre 1959, un dix-cors portant seize, attaqué au Poteau de l'Entonnoir, blessait, par bonheur superficiel-



Aquarelle du baron Reille représentant la 2 500^e prise : un dague servi le 3 mars 1953 à la Vallée Noire.

(Coll. : J.B.)

lement, Michel Otto descendu pour le servir. Il fut, ce jour-là, bien légitimement honoré d'un pied qui aurait pu lui être fatal. Être blessé par un cerf, n'est-ce pas ainsi que l'on devient, en vénerie, un héros digne de l'antique ? Michel l'est donc ainsi devenu. Il appartient toujours à notre amitié mais déjà à la légende, ce qui est encore mieux que d'être maître d'équipage.

On pourrait parler des fêtes du 3 000^e cerf, pris le 1^{er} février 1966 au Rouvray, encore un daguet. Je portais pour la première fois, cette année-là, le gilet de l'équipage... On pourrait évoquer les chasses du centenaire à Montfort-L'Amaury le 23 novembre 1971, en présence de 21 équipages en tenue, et du retour à La Celle-les-Bordes le 4 décembre pour, là aussi, évoquer les ombres après qu'ait été sonnée la Retraite Prise. On pourrait enfin évoquer les obsèques de Connétable qui rassemblèrent au son des trompes tant de fidèles venus à Rambouillet le 11 décembre 1973 pour suivre les funérailles de Maurice Otto. Il incarna avec son épouse, par une magistrature assurée, les temps que nous essayons de faire revivre.

Ces derniers événements sont trop proches pour que l'on y revienne. Restons dans la chronique de ces années de l'immédiat après-guerre. Il y aurait beaucoup à dire — les chasses dites populaires du lundi de Pâques à l'Étang de La Tour, celles du Mardi Gras au Poteau de Hollande. Il y aurait aussi beaucoup d'autres personnages, et d'un genre bien différent, à évoquer ; le baron Reille, peintre célèbre et veneur savant ; Georges Marchal et Dany Robin, rayonnant dans leur gloire cinématographique, accompagnés de leurs enfants Frédérique et Robin. On aurait pu aussi parler d'un modeste et pourtant déterminant acteur de la vie de cette foisonnante compagnie : Charles Viales. Fils de commerçants aisés de Rambouillet, il décida, farouche indépendant, de ne rien faire d'autre que de chasser, en servant bénévolement l'équipage. Mais il fallait tout de même vivre. Il exerça pour ce faire le très inattendu métier de marchand d'œufs de fourmi. Cela consistait à aller en forêt pendant la belle saison avec un sac de pommes de terre et une bêche, d'y introduire fourmières et fourmis, et de ramener prestement le tout vers une faisanderie où on lui achetait sa



Quelques-uns des 2 400 massacres qui se trouvent à La Celle-les-Bordes.

(Coll. : J.B.)

Le duc de Brissac au château de Dampierre pour la St-Hubert, le 5 novembre 1960.

(Coll. : J.B.)





Georges Marchal et Dany Robin quittant le château de Bluche avec leurs enfants, Frédérique et Robin, pour se rendre à une chasse d'entraînement dans les environs de Montfort-l'Amaury.
(Coll. : J.B.)



Aquarelle du baron Reille représentant les honneurs faits à Robin Marchal au cours de la curée qui eut lieu le 8 décembre 1959 à Bluche. On avait, ce jour-là, attaqué une 3^e tête à la Mare de Paris, qui fut prise après 1 h 45 de chasse à l'étang de la Plaine de Montfort.

(Coll : Robin Marchal)

récolte avant qu'il n'en rapporte une autre. Ce curieux métier, digne du temps de Jacques du Fouilloux, il l'exerça jusqu'à sa mort dans les années 60. Son mérite aux yeux de l'équipage était grand. Au moment de l'exode alors que tout le monde s'égaillait sur routes et chemins, il décida de rester au chenil pour nourrir les chiens. Ce qu'il fit, et sauva de ce fait, lui aussi, la meute.

Il aurait fallu, aussi, ne pas faire qu'évoquer Pierre de Janti. Personnage souvent difficile parce que rétracté, il apparaissait aux chasses dans des tenues de ville, mieux appropriées pour des inaugurations sous-préfectorales qu'accordées aux joies du subtil déduit. Incorrigible fumeur, guère causant, il se rattrapait en assénant à ceux qu'il aimait bien, j'étais peut-être du nombre, une correspondance aussi volumineuse que souvent quelque peu vindicative. C'était l'amoureux éternellement blessé de la sylvie rambolitaine. Il en était la mémoire. Il s'en voulait la conscience. On lui doit un livre sur la forêt et d'innombrables articles qui n'allaient pas sans quelques répétitions. Il chassait aussi sur

d'autres garennes. Docteur en Droit, il avait raison de se croire historien. Je me souviens entre autres d'articles aussi différents que ceux qu'il consacre aux chasses au sanglier du comte d'Artois, aux armoiries des curés de Rambouillet, à un séjour que fit Bosuet dans notre région, à une étude sur les chasses de Louis XVI. Intarissable sur les chasses au loup de Mgr le Grand Dauphin, il attaquait à la billebaude, débûchait en tous sens, maniant la plume comme d'autre l'épée.

Que d'ombres, que d'ombres. Par exemple, celle de Désiré, excellente trompe, présent à chaque chasse, bien qu'employé à temps complet comme pompier du château de Rambouillet. Ce palais s'obstinant à ne point vouloir brûler, et les chasses à courre n'ayant pas lieu toute l'année, à la fin de sa carrière Désiré avait un autre emploi : promener les petits-enfants du Président Coty en barque sur le Grand Canal. Et l'on dira après que la République n'est pas bonne fille...

Que de scènes qui ne se reproduiront plus ! J'eus dans les années 55 l'opportunité aussi involontaire qu'incongrue de me trouver, aux

côtés de mon père, dans une enceinte proche de la route de St-Léger, où des chiens qui visiblement avaient perdu la chasse avaient mis aux abois deux bœufs. Chargées de leur joug, ces pauvres bêtes amenées là pour débarder du bois n'appréciaient guère ce changement d'affectation.

En avril 1949, pour terminer la saison, nos amis Bormans avaient chez eux réuni l'équipage. Content de ses prises, Maurice Otto me prit sur ses genoux ; cette scène fut sans lendemain, mais je ne l'ai pas oubliée. Il me montra sa trompe à guirlande, me décrivit ce qui y était représenté, et termina cette digression pédagogique en m'affirmant : « Tu verras, c'est très très important, la chasse à courre ». Je crois avoir retenu la leçon. Ce n'est pas pour autant que je vais continuer cette rédaction. Elle n'a déjà que trop lassé. Qu'on veuille bien me pardonner, en acceptant de croire, après Marcel Jullian, que : « les souvenirs sont chiens courants. Ils ont, pour rejoindre la mémoire immédiate, des chemins d'odorat connus d'eux seuls ».

C'est beau aussi, la littérature...

J.B.



Maurice Otto, maître d'équipage de 1945 à 1973.

(Photo : Joël Bouëssée)